



Autoportrait sur une chaise. 1998

Jean Rustin

[peinture]

« On m'aime ou on me déteste »
aime à répéter Jean Rustin.

Dominique Pola-Hardouin sait qu'en l'exposant, elle va avoir sa bataille d'Hernani entre ceux qui voient depuis longtemps dans ces œuvres indispensables une expression tragique de la solitude humaine, de l'enfermement, de la difficulté de communiquer... de la folie. L'homme face à lui-même dans son champ clos intérieur. Les autres rejettent

en bloc ces personnages désemparés, qui exhibent souvent et ostensiblement leur attribut génitoire, leur regard paniqué, leur peur et leurs angoisses. Rustin dérange sûrement parce que ces œuvres sont un miroir dans lequel chacun peut se reconnaître et l'on aime les miroirs qui nous maquillent et non ceux qui nous disent la vérité. « Miroir, mon beau miroir... », toute l'œuvre de Rustin répond à cette question. Pourtant, il commença à peindre dans les années cinquante en suivant l'époque. Une abstraction colorée qui le rattache à ces peintres lyriques et dont on nous montre ici deux étonnantes toiles de cette manière. Mais en 1971, il prend conscience que sa peinture doit s'inscrire ailleurs et c'est à 46 ans, qu'accompagné de son ami Cueco - avec lequel il avait été de l'aventure des Malassis - et en route pour visiter l'expo Bacon au Grand

Palais que Rustin décide au dernier moment d'annuler cette visite et surtout de ne plus regarder les œuvres d'autres peintres. Rien de tel pour forger son esprit à un travail sans compromission, ni influence, avec simplement en filigrane ce traumatisme ressenti lors d'un travail de fresque dans un asile d'aliénés alors qu'il avait une vingtaine d'années. Ce jour-là (l'anecdote est relatée dans toute sa crudité dans le petit catalogue qui accompagne l'accrochage) il vit un autre visage de l'humain, désacralisé, et laissé dans son enfermement intérieur...

Et pourtant, il réfute peindre des malades mentaux... mais des humains dans leur

errance. C'est donc ainsi qu'il commença cette œuvre qui effectivement est sans pareille, sans séduction, qui ne cède en rien aux modes mais qui pourtant le raccroche à la famille des Bacon et autres Freud, de ceux qui traquent la nature humaine dans ses obscurs recoins. Et chez Rustin, la chose va encore plus loin, c'est la grandeur de son œuvre. Sa difficulté aussi. Donc forcément un peintre indispensable, à oser regarder dans le plus profond de son travail. ■

Galerie Polad-Hardouin
Renseignements page 170.